

THEATRE. PORTRAIT D'UN JEUNE ARISTO RUSSE SUR LES BORDS DE LA NEVA

Lundi, 8 Avril, 2019

Marie-José Sirach

Jean Bellorini met en scène (et en ondes) *Eugène Onéguine*, le roman-fleuve et phare de Pouchkine, dans la traduction magistrale d'André Markowicz. Voyage en langue pouchkinienne...

Il aura fallu à André Markowicz près de vingt-huit ans pour traduire les cinq mille cinq cent vingt-trois octosyllabes qui composent les huit chapitres du livre de Pouchkine. Comme toujours chez Markowicz, et ce, dès les premiers mots, on est saisi, non pas par la fidélité, mais par son approche poétique de l'œuvre. Poétique, ludique, amoureuse, irrévérencieuse, débarrassée de toutes les scories et pesanteurs, sa traduction transporte le lecteur/spectateur dans l'univers de l'auteur, abolissant l'espace et le temps, brisant net les réticences naturelles que chacun peut éprouver devant ces sommets de littérature qu'on n'est jamais sûr d'atteindre. Qu'il traduise Tchekhov (avec la complicité de Françoise Morvan), Shakespeare, Gorki, Erdman... André Markowicz est un poète au service des poètes. Et des lecteurs. Il sait que derrière les mots, derrière chaque mot, se cache un monde qui palpète, des bruits, des odeurs, des couleurs, une petite musique de nuit qui vient éclairer de mille et un éclats les heurs et bonheurs du monde. De son propre aveu, dès lors que Markowicz s'acoquine avec les auteurs russes, lui reviennent d'abord en mémoire des vers de la poétesse Anna Akhmatova dont il reste à Pétersbourg l'appartement, témoin d'une époque révolue où les poètes, même malmenés par la vie et la censure stalinienne, étaient des héros, des héros accessibles dont les vers couraient les rues de la ville impériale.

Onéguine est un jeune dandy qui, lassé des nuits tumultueuses où se retrouve une jeunesse dorée en mal de vivre, quitte la Ville lumière pour s'installer dans une vieille demeure qu'il a reçue en héritage. Dans ce manoir isolé en rase campagne, quelques voisins organisent invariablement des soirées au coin du feu où l'on échange des banalités en picorant des toasts de confiture et buvant du sirop d'airelles. Des petits groupes se font plus qu'ils ne se défont ; les jeunes gens se regardent sous l'œil attendri des adultes qui échafaudent des mariages d'amour et de raison, projetant sur eux leurs propres fantasmes d'amour impossibles. Onéguine s'ennuie ici aussi, traînant son spleen comme une âme en peine. Il se lie d'amitié avec le jeune Lenski, jeune poète fougueux, amoureux de la jeune Olga. Par jeu, par dépit, Onéguine, qui s'intéresse pourtant à Tatiana, la sœur aînée d'Olga, séduit cette dernière. Lenski, pétrifié, le défie en duel...

Jean Bellorini a choisi un dispositif bifrontal, très resserré, au plus près des acteurs que l'on peut presque toucher du doigt. Une sensation accentuée par les casques qu'acteurs et spectateurs portent qui brisent ainsi tous les murs pour nous faire entrer au cœur même du récit, des corps et âmes de chacun des protagonistes. Il y a là un effet hypnotique, le sentiment d'un rapport intime aux mots et aux acteurs qui vous projette dans un ailleurs, au plus près des errances d'Onéguine et de Lenski. Loin du marivaudage si français du siècle précédent, les enjeux de l'amour chez Pouchkine ne doivent rien au hasard, mais à une mélancolie si russe et, soudain, si proche. La magie opère, portée par le murmure des voix, la musique librement inspirée de Tchaïkovski et la réalisation sonore (Sébastien Trouvé) qui laisse percevoir le son d'une calèche à folle allure, le hennissement des chevaux, le tic-tac d'une horloge, le vent dans la neige, le froissement des robes un soir de bal. Une mise en scène sonore qui vous emporte loin, portée par des acteurs dont le jeu épuré donne à entendre merveilleusement ce texte, dans une adresse merveilleuse au spectateur qui renvoie à l'adresse au lecteur de Pouchkine.

Marie-José Sirach